

des formalités nécessaires pour m'en débarrasser.

— C'est inutile, ma cousine, fit froidement M. Lemoyne, nous vous éviterons cette peine, car nous gardons la petite Jacqueline.

— Hein ? quoi ? balbutia Mme Rambon saisie. Vous garderiez...

— Mais oui.

— C'est le petit Jésus qui nous l'a donné, dit Robert.

— Oh ! reprit Mme Rambon, vous en avez déjà trois !...

— Nous en aurons quatre, conclut gaiement M. Lemoyne.

A cet instant, la petite Jacqueline s'agita, se redressa, regarda autour d'elle d'un air étonné. Puis, ne voyant aucun visage familier, elle parut inquiète, troublée. Ses yeux s'emplirent de larmes et elle murmura soudain, d'une voix suppliante, l'appel instinctif des heures de détresse :

— Maman !

Mme Lemoyne se pencha vers elle et l'enleva dans ses bras.

— C'est moi, ma petite Jacqueline, lui dit-elle en l'embrassant, c'est moi qui serai ta maman.

Alors la fillette lui entoura le cou de ses deux petits bras et blottit câlinement sa tête contre la joue de sa mère adoptive.

Et puis, voyant les trois enfants qui la contemplaient comme en extase, elle leur sourit doucement. Eux étaient remplis de joie.

— Oh ! papa, disaient-ils, tu verras comme nous l'aimerons bien, la jolie petite sœur que le bon Jésus nous a apportée !

— Je l'espère, dit M. Lemoyne, et je compte sur vous pour prendre soin d'elle ; vous devrez être sages pour lui donner le bon exemple.

Quelques heures plus tard, Mme Rambon était de retour chez elle. Elle se sentait toute troublée, désorientée. Elle s'assit dans son fauteuil, confortablement. Mais elle éprouvait une impression de tristesse et de solitude.

Elle s'assoupit.

Et soudain, il lui sembla sentir autour de son cou deux petits bras caressants, et une tête câline s'appuyait sur son épaule...

Elle tressaillit... et s'éveilla. Hélas ! ce n'était qu'un rêve. Elle était seule, toute seule, dans sa maison vide et silencieuse.

Là-bas, au loin, les cloches de l'église carillonnaient en l'honneur de la fête : la naissance de l'Enfant-Dieu, l'Enfant divin qui était venu prêcher à tous le détachement et l'amour du prochain.

Et Mme Rambon comprit que, ce jour-là, par son égoïsme, elle avait repoussé le bonheur qui s'offrait à elle.

HELLELE.

(L'Etoile Noëlisme.)

Le P. N'importe qui



Dans une paroisse de la banlieue de Paris, on se préparait à une grande fête : il s'agissait du baptême de deux cloches. Les parrains et marraines étaient les personnages les plus influents du pays.

Après une semaine bien employée, M. le curé se montrait satisfait des préparatifs de la fête. Elle aurait lieu dans trois jours, et tout y serait pour le mieux. Un incident vint troubler sa quiétude ; on lui remit un télégramme portant ces mots : "Arrêté par un rhumatisme, ne puis aller dimanche prêcher dans votre église".

Le bon curé fut atterré par ces quelques lignes s'il n'y a pas de sermon, la cérémonie sera manquée ; pendant quelque temps il se dit :

— Rien à faire, je n'ai plus le temps maintenant de remplacer le prédicateur qui fait défaut et sur lequel je comptais.

Après quelques instants d'une vraie désolation, il reprit courage ; une pensée lui était venue.

— Essayons s'il n'y a pas moyen de trouver quelqu'un malgré tout, se dit-il.

A l'instant même, il part pour la capitale et va sonner à la porte du couvent des Dominicains. Sur sa demande, il est introduit près du supérieur, auquel il dit sans préambule :

— Mon très Révérend Père, je viens faire appel à votre charité pour qu'elle me tire d'un grand embarras. On bénit chez moi deux cloches, dimanche prochain ; j'avais retenu un prédicateur sur lequel je comptais beaucoup, et voilà qu'un rhumatisme le cloue sur son lit ; un de vos Pères ne pourrait-il pas le remplacer ?

— Impossible, Monsieur le Curé, répond le supérieur, tous mes prédicateurs sont partis et il ne reste à la communauté que quelques religieux incapables de prendre la parole à l'occasion d'une bénédiction de cloches.

— Je ne suis pourtant laisser s'accomplir la cérémonie sans qu'il y soit prononcé au moins quelques mots, donnez-moi un Père qui puisse, par sa parole, édifier ma nombreuse assistance.

— Non, vraiment, c'est impossible ; ceux qui me restent sont des religieux hors de combat ; je le regrette, mais je ne dois pas leur imposer une pareille fatigue.

— Malgré tout, Très Révérend Père, je veux espérer encore ; il me faut quelqu'un, envoyez-moi n'importe qui !

Puis le bon curé partit, n'en sachant pas davantage.

De retour au presbytère, les nombreuses pré-occupations qui pesaient sur lui reléguèrent au second plan sa mésaventure.

Le dimanche arriva enfin ; la Messe fut célébrée avec beaucoup de solennité, l'assistance fut nombreuse et recueillie, et l'on pensa que l'après-midi la fête serait plus belle encore,